

DANSE

Dualités illusoires

Page E 4



CINÉMA

Un air de déjà-vu

Page E 7

CULTURE

MUSIQUE

Maurizio Pollini l'art de la vertu



PHILIPPE GONTIER / DG

C'est évidemment l'un des événements de la saison musicale que cette venue inespérée mais tant attendue du grand pianiste italien Maurizio Pollini pour un récital à la salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal vendredi prochain

CHRISTOPHE HUSS

Maurizio Pollini est, depuis 45 ans maintenant, un phare dans le milieu pianistique. Cette image de «roc artistique», il la doit à bien plus qu'une technique bien trempée. Il y a aussi cette aura de sagesse, de rigueur et de curiosité, qu'il a su glaner dès ses débuts, qui prennent les chemins les plus balisés, ceux des concours. Le premier rendez-vous de ce type pour Maurizio Pollini est Genève, en 1957. Il a quinze ans et finit second derrière... Martha Argerich.

Argerich et Pollini ne se croiseront pas à Varsovie pour le Concours Chopin, le plus prestigieux du monde. Pollini, à 18 ans, remportera l'édition 1960; Argerich raflera la mise en 1965. Si on en revient quarante-six ans plus tard à parler d'un concours, c'est pour ce qui suit, chez Maurizio Pollini: une année sabbatique pour parfaire sa formation! Non, décidément, ce pianiste ne pouvait être ordinaire...

Pollini et son temps

Si le pianiste prit immédiatement du recul, c'est sans doute pour ne pas se trouver catalogué «pianis-

te chopinien». Il reviendra souvent au disque, à intervalles réguliers, au compositeur polonais. Si Argerich, qui enregistre aussi chez Deutsche Grammophon, marque son territoire dans les *Préludes*, Pollini délimite le sien dans les *Études*... beau et éloquent raccourci. Assurément, Pollini ne désire pas que le public l'assimile à un simple virtuose qui joue Chopin pour épater la galerie. Les répertoires qu'il approfondit sont le romantisme allemand et la musique contemporaine.

En ce qui a trait à la musique de notre temps, le nom de Pollini est étroitement lié à celui de trois compositeurs: Pierre Boulez, dont il défendit et enregistra la *2^e Sonate pour piano*, Karlheinz Stockhausen, dont il interprète encore les *Klavierstücke*, et, *primus inter pares*, Luigi Nono (1924-1990). La symbiose artistique entre Luigi Nono, Claudio Abbado et Maurizio Pollini est parfaitement retracée dans un documentaire de Bettina Ehrhardt, publié il y a deux mois en DVD chez TDK. Au disque, l'héritage de cette fusion musicale nous a donné *Como una ola de fuerza y luz* (Comme une vague de force et de lumière), cantate politique militante pour soprano, piano et orchestre, écrite pour Abbado et Pollini en 1972 et parue en disque en



1974. L'autre œuvre de Nono que l'on associe à Pollini est... *sofferte onde serene*... (ondes sereines, subies), composition de 1976 qui confronte le piano seul à une bande magnétique dans un réglage propre à chaque salle de concert et vise la fusion du piano et des sons enregistrés.

On pouvait s'attendre, d'un pianiste aussi engagé et éveillé à la musique de son temps dans les années soixante-dix, à une vision intéressante sur la création musicale de ces vingt-cinq dernières années. Que nenni! En entrevue au *Devoir*, Pollini ne saurait dire ce qu'il retient du piano actuel: «Vous savez, aujourd'hui dans les concerts, on écoute surtout de la musique des XVIII^e et XIX^e siècles. Il y a dans le XX^e siècle, et dans la deuxième partie du XX^e siècle, des chefs-d'œuvre qui devraient être plus présents dans notre vie musicale.»

On ne sait si, avec de telles réponses, Pollini s'entraîne pour rentrer en politique, mais poussé un peu plus avant, afin de citer ses «chocs musicaux» des vingt dernières années, il consent à lâcher un nom, «Salvatore Sciarrino, qui a composé plusieurs sonates pour piano, avec une richesse et une recherche de timbres étonnantes». Le pianiste ne citera ni autres

compositeurs ni concertos: «Je me suis concentré sur des œuvres solo.» Pollini serait-il déçu de la musique contemporaine? Comment interpréter la phrase suivante du documentaire de Bettina Ehrhardt? «Mon admiration pour le musicien Nono, même si j'essaie de faire la part des choses, est teintée par les souvenirs que j'ai de l'homme Nono, mon ami.»

En tout cas, il ne tarit pas d'éloges sur Stockhausen, dont il ne se souvient pourtant pas d'avoir programmé des *Klavierstücke* en seconde partie du 1^{er} Livre de *Préludes* de Debussy à la Cité de la musique à Paris. La juxtaposition n'avait, semble-t-il, pas des résonances si profondes que cela: «Stockhausen, compositeur d'un énorme intérêt, a écrit merveilleusement pour le piano. Il y a toujours des choses à découvrir sur le piano moderne et Stockhausen a trouvé, vraiment, des sonorités nouvelles.» On ne peut, en tout cas, lui reprocher de délaisser le répertoire acquis, qu'il représente périodiquement dans ses cycles de concerts «The Pollini Project» dans les grandes capitales du monde.

Les grands classiques

Pas de doute, ce qui motive aujourd'hui Maurizio

VOIR PAGE E 2: POLLINI

Destins croisés de femmes en colère

Délivrez-moi, de Denis Chouinard, œuvre de rédemption et de lumière mettant en vedette Céline Bonnier, gagnera nos écrans vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

Dans un restaurant du Vieux-Montréal, tout chaud atterri d'Éthiopie, tête et pieds encore accrochés au pays qu'arpenta Rimbaud, le cinéaste Denis Chouinard voyage dans son film et un peu ailleurs.

Déçu que son *Délivrez-moi* ne soit pas sélectionné

à Cannes? Il rit, déclare n'y avoir même pas songé. Il faisait de la marche en Afrique, loin, si loin de notre planète cinéma. Le voici pourtant aux côtés de son interprète principale, Céline Bonnier, heureux tout de même d'atterrir sur le macadam du cinéma mont-réalais, content de son film aussi.

Un théâtre grec

Une fois n'est pas coutume: Denis Chouinard, le cinéaste de *Clandestins* et de *L'Ange de goudron*, voulait faire un film de filles, sur trois générations et avec bien des problèmes relationnels au milieu. Pourquoi ce titre de *Délivrez-moi*? «Tous mes personnages ont besoin de se délivrer de quelque chose.» Vrai! «Je vou-

lais que ce soit un théâtre grec, avec plusieurs scènes tournées à l'extérieur», ajoute-t-il.

Une grand-mère hantée par la mort de son fils, qui carbure à la haine et à la bigoterie (Geneviève Bujold), une femme émergente de prison où elle faisait des strip-teases pour ses codétenues (Céline Bonnier), une pré-ado (Juliette Gosselin, la fillette de *Nouvelle-France*) troublée et attirée par cette mère venue de l'autre côté de la liberté.

Quand Denis Chouinard a demandé à la romancière Monique Proulx si elle accepterait de retravailler le scénario, celle-ci a demandé: «Est-ce que ça finit mal ou bien?» Le cinéaste lui a répondu que le film irait vers la lumière. C'est cette démarche-là qui inté-

ressait Monique Proulx, et l'idée d'une femme en rédemption, qui sort de prison après le meurtre de son mari et rêve de récupérer sa fille, l'amour de sa vie.

C'est après avoir vu Céline si intense au théâtre dans *La Cloche de verre* que Chouinard a jeté son dévolu sur elle. La comédienne trouvait le scénario bien écrit et brillant. Elle a sauté dans le train.

Céline Bonnier voit son personnage d'Annie comme celui d'une adolescente qui a grandi trop vite mais n'est pas une criminelle endurcie, plutôt une femme jetée en prison à la suite d'un accident de parcours, une femme qui avance, qui se bat pour gagner

VOIR PAGE E 2: COLÈRE

Culture

Le vrai printemps de Tahani



Odile Tremblay

Et s'il existait une vie lumineuse après l'ONF? Poser la question à Tahani Rached, c'est entendre son rire joyeux. Il résonne du Caire à Montréal sur le fil de téléphone, avec un soupir de soulagement au bout. «Je suis contente d'avoir arrêté de travailler là-bas. Mon rapport à la création s'est modifié.» Le cours du destin aussi, à propos.

Son dernier documentaire, *El-Benate Dol* (*Ces filles-là*), consacré à de jeunes filles sans abri du Caire, sera de la Sélection officielle du Festival de Cannes, à Un certain regard. D'où la lévitation de la cinéaste.

Une vie après l'ONF. Tu parles! La sienne se jouera avec escalade au Palais des festivals. «Alors voilà! Je suis folle comme un balai», lance Tahani, tout excitée. On aime beaucoup cette cinéaste, si engagée, si généreuse, jamais tordue. Non, elle ne l'a pas volée, sa sélection cannoise.

Vingt-quatre ans passés à l'Office national du film à Montréal, à vivre les hauts et les bas d'une institution qui a viré sur le top au cours de la dernière décennie, ça marque une réalisatrice. On rencontrait

Tahani à chaque lancement de film, aussi pour recueillir ses témoignages quand de nouvelles tuiles tombaient sur la tête de l'ONF. Je la sentais un peu papasse dans les locaux de la Côte-de-Liesse, à cause de son intégrité, sans doute.

Egyptienne tant qu'on voudra, Tahani demeure un peu québécoise et ne s'en défend guère. «J'ai deux "par chez nous", dit-elle en rigolant. Un en Égypte, l'autre au Québec.»

À 18 ans, en 1966, Tahani avait quitté son Caire natal, sous le coup des grandes nationalisations égyptiennes qui avaient condamné son père au chômage. Elle avait des cousins à Montréal. Sa ville d'accueil s'est imposée d'office. Avec comme centres d'intérêt la culture et l'engagement social, une caméra s'est vite posée à son bras. Après les études à l'École des beaux-arts de Montréal, le documentaire fut la grande affaire de sa vie. Son premier long métrage, *Les Voleurs de jobs*, se penchait sur la relation au travail des nouveaux arrivants au Québec. Elle a filmé le paysage humain qui l'entourait. La condition d'immigrante, Tahani connaît.

Son nom rime avec cinéma engagé et généreux. À l'ONF, ses films alternaient entre nos réalités «pure laine» (*Au chic Resto Pop*, *Urgence! Deuxième souffle*, etc.) et des œuvres collées aux semelles d'un Moyen-Orient en ébullition (*Quatre femmes d'Égypte*, *Soreida - Une femme de Palestine*, etc.).

Et puis couac! En 2003, la veille de la fin de son tournage de *Soreida*, la noble institution lui signifia son congé. L'ONF renvoyait ses derniers cinéastes permanents! Fin de l'épisode et d'une époque, avec les amertumes d'usage, les angoisses aussi.

Que faire? Où aller? Un vertige vous gagne dans ces moments-là, avec visions glauques de semi-retraite ou de mise au rancart. D'autres auraient cultivé leur jardin et abandonné le métier. Mais le cinéma engagé, c'est un ver dans la moelle, qui vous gruge sans fin.

Tourner ailleurs... Mais oui. Le métissage des cultures, ça aide au renouveau. Direction: Le Caire.

Si *Ces filles-là* n'apparaît pas sur la courte liste des films canadiens à Cannes, c'est que le documentaire de Tahani participe au rendez-vous français sous la seule bannière égyptienne. «C'est la première fois depuis des lustres qu'une production entièrement égyptienne se retrouve à Cannes», dit Tahani. *Tout le monde ne jure plus que par les coproductions, un trouble qui gagne le champ du documentaire.* Elle se sent plus égyptienne que québécoise, par les temps qui courent, Tahani. Faut comprendre. Sa mise en orbite internationale s'est jouée là-bas.

Ironie du sort, l'Office national du film, invité en fin de parcours à participer à l'aventure de *Ces filles-là*, n'a pas eu le temps de remuer sa machine bureaucratique pour se revirer sur son trente sous. «Nous devons bouger vite. Et ça ne s'est jamais concrétisé», explique la documentariste.

Parions que les bonzes de l'ONF ont la mine basse aujourd'hui et qu'ils aimeraient bien se draper dans le voile égyptien de Tahani au chic festival français.

En tournant au Caire, la cinéaste a quand même battu le rappel des vieux alliés montréalais. Serge Beauchemin vint la conseiller là-bas sur le choix de l'équipement pour la prise de son et piloteur son technicien. Marie-Claude Gagné a fait le montage sonore.

Tahani est d'autant plus fière que son film est le premier à émerger du studio Masr, mythique institution égyptienne qui tombait en ruine jusqu'à ce qu'une bonne âme, Karim Gamal El Dine, ne la reprenne en main et produise par surcroît son documentaire, en lui donnant carte blanche et sa confiance absolue. Elle a donc étreint le vieux studio ressuscité de ses cendres, prenant des risques et zigzaguant entre les peaux de banane des situations imprévues.

Parce que ces toutes jeunes filles, âgées de 14 à 18 ans, qui déambulaient sur le macadam cairote, avaient la démarche parfois chambrante et l'esprit souvent brouillé. Et qu'il fallait chaque jour fixer leurs pas et leurs vies. D'où les contorsions et les improvisations. Sous ces contraintes, la cinéaste assure avoir découvert avec son équipe une nouvelle façon de tourner, laquelle n'a pas l'air d'avoir porté de trop vilains fruits.

Hop là, donc! Son film s'envole à Cannes. L'ONF est loin derrière, quoique toujours en elle pour le tour de main et le bagage du métier. La cinéaste, à cheval entre les cultures, se prépare à croiser ses anciens patrons de l'ONF sur la Croisette, ce mois-ci. Le soleil brillera alors sur les grands voiliers. Les montagnes de l'Estrel se découperont à l'horizon de la baie, et elle aura le petit sourire entendu de celle que les institutions n'ont jamais rouillée. Sa voix est tellement joyeuse, plus jeune qu'avant. A croire qu'on assiste au vrai printemps de Tahani.

otremblay@ledevoir.com

COLÈRE

«Pour l'inspiration, on a regardé les films d'Antonioni»

SUITE DE LA PAGE E 1

sa place au soleil, pour sortir du marasme. «Ce n'est pas simple, la quête du bonheur», constate celle qui interprète aussi Monica la Mitraïlle. *Il y a des obstacles.*

L'obstacle numéro un du film est la grand-mère paternelle, devenue tutrice de l'enfant et cramponnée à elle. Geneviève Bujold incarne cette femme dure qui rappelle un peu son héroïne de *Kamouraska*, quelque 35 ans après le film de Jutra. Et comme dans chaque film, la grande actrice s'est immergée dans son rôle au point de le trainer sur le plateau. «On n'avait pas beaucoup de rapports en dehors du tournage, elle et moi, car son personnage n'aimait pas le mien», confie Céline Bonnier.

«Comme bien des gens qui ont des grands malheurs, elle a cherché une sorte d'équilibre dans la religion», explique Chouinard à propos du

personnage de Bujold. De Juliette Gosselin (qui incarne la petite Sophie), il salue la grâce naturelle et la disponibilité entière.

Céline Bonnier dit aimer camper les personnages qui sortent du gouffre et s'agrippent à la vie. «Quand Annie développe une relation avec Ghislain [Patrice Robitaille], elle reproduit un modèle qu'elle connaît mais qui ne la nourrit plus. Elle essaiera ensuite de s'améliorer pour gagner l'amour de sa fille.»

La comédienne admet que le film *Clean*, d'Olivier Assayas, s'appuie sur un thème similaire à celui de *Délivrez-moi* — rédemption d'une mère pour récupérer son enfant. «Mais les deux films sont trop différents pour les comparer vraiment.»

Survenante

«La logistique du tournage fut compliquée, sans grandes répétitions: Céline partait en vacances, Geneviève était en Californie avant le tournage mais s'imposa un énorme travail de préparation», rappelle le cinéaste. Trente-cinq jours pour tout filmer, avec Steve Asselin comme directeur photo, dont Chouinard avait beaucoup apprécié le travail pour *Mémoires affectives*, de Francis Leclerc. «Pour l'inspiration, on a regardé les films d'Antonioni: *Le Désert rouge*, *Blow Up*, etc. On voulait que le monde de Sophie soit idyllique quand elle s'échappe de chez sa grand-mère.»

Denis Chouinard laisse un flou sur la région du Québec (un mélange de Soré, de Valleyfield, de Huntingdon et de Longueuil) cadre de l'action: une petite ville avec son usine, mais les fjords de Soré filmés dans la lumière confèrent au paysage un côté *Survenant*. Survenante plutôt, car ce personnage de reprise de justice, campé par Céline Bonnier, tombe comme un cheveu sur la soupe dans ce milieu clos, étrangement désert le soir. «On a enlevé toutes les voitures et les gens de la rue, précise le cinéaste. D'où un léger décalage. Le lieu ne peut être tout à fait réaliste à cause de tout ce vide...»

Tourner films de Montréal demeure un luxe: «Ce n'est pas sans raison si environ 90 % des tournages se font à Montréal, offrant ainsi une vision réductrice du Québec, estime Denis Chouinard. Se déplacer coûte si cher... En France, les régions reçoivent des subventions pour accueillir les équipes de films. Mais ici...»

Le Devoir

POLLINI

Le pianiste se réfugie de plus en plus dans le récital

SUITE DE LA PAGE E 1

Pollini, c'est un retour au «terroir pianistique» délimité par ses arêtes principales: Beethoven, Brahms, Chopin, Liszt, Mozart. Ces compositeurs, il les a tous enregistrés et réenregistrés. Avec un credo artistique reposant sur trois valeurs: puissance, rigueur et clarté. Ce cadrage dans le temps et ce souci de la transparence qu'il applique à la musique lui semblent innés. Peut-être parce que son père, Gino, fut l'un des architectes les plus connus d'Italie, ou que sa mère, qui avait étudié la musique, était la sœur de Fausto Melotti, célèbre sculpteur.

On n'imaginerait pas, bien-sûr, des morceaux de façade tomber d'un bâtiment ou la tête manquer à une statue... L'art de Pollini est à considérer dans cet esprit, à travers un rapport architectural aux choses musicales. Du cadrage absolu de la structure peut évidemment naître la lumière et, lorsque Pollini joue les *Nocturnes* de Chopin (il y en aura quatre au programme vendredi), c'est moins en tant que cycle — et surtout pas un cycle éthéré, nocturnal ou onirique — que pour brosser le caractère de chaque pièce.

Quand on lui demande si dans son enregistrement il a voulu «dé-nocturniser» les *Nocturnes*, il se défend fermement: «Je n'ai eu aucune intention de "denoctrurniser" quoi que ce soit! Je suis d'accord avec le côté lyrique et rêveur de Chopin, j'ai essayé de l'exprimer absolument. Mais il y a aussi l'idée de souligner le caractère dramatique de certains



PHILIPPE GONTIER / DG

Maurizio Pollini

Nocturnes, qui le sont de manière marquée. Par exemple la dernière partie du Nocturne en do mineur est indiquée doppio movimento, soit nettement plus vif qu'on le joue habituellement, avec un caractère dramatique affirmé. Naturellement, chaque Nocturne est différent. Il y a une très grande variété de caractères. Pollini a aussi enregistré les quatre *Ballades* et avoue un petit faible pour la première et la quatrième. Il a choisi la 1^{re} *Ballade* pour son concert montréalais.

Le pianiste se réfugie de plus en plus dans le récital, seul face à lui-même et à la partition. «Je joue quand même avec orchestre; c'est une expérience intéressante de faire de la musique avec d'autres musiciens.» Parmi ses grandes expériences récentes, il évoque cepen-

dant «les Quatuors avec piano de Mozart avec le Quatuor Alban Berg à Vienne».

C'est peut-être difficile de jouer Brahms et Beethoven quand on y a été accompagné à Vienne et à Berlin par Abbado, Böhm et Karajan (ce dernier, dans le 3^e *Concerto* de Beethoven, pas officiellement en disque hélas). Aussi, ce ne sont pas des concertos qu'il rêve de réenregistrer. Non, toute son attention se porte vers l'intégrale des *Sonates pour piano* de Beethoven, y compris un ré-enregistrement des cinq dernières, et vers *Le Clavier bien tempéré* de Bach, qui apparaît comme la légitime urgence de l'heure pour les pianistes dans leur soixantaine (Barenboïm, Ashkenazy...). Par contre, il est sans doute le seul pianiste à rêver sincèrement — et avec raison — d'enregistrer Stockhausen.

À Montréal, la seconde partie de son concert sera consacrée à Liszt, avec, notamment, la *Sonate en si mineur*. «J'ai dédié plus d'énergie à la musique de Chopin qu'à celle de Liszt, c'est vrai, mais les pièces que je jouerai à Montréal sont des œuvres marquantes du répertoire et prophétiques sur le plan musical, avec des anticipations extraordinaires», dit-il. Sa visite, en tout cas, nous honore.

Collaborateur du Devoir

MAURIZIO POLLINI

À MONTRÉAL

À la salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal, vendredi 12 mai à 20h. Pour réservation: 514 790-1245.

LE THÉÂTRE DE FORTUNE PRÉSENTE
QUELQUES CONSEILS UTILES AUX ÉLÈVES
HUISSIERS DE LYDIE SALVAYRE
EDITIONS VERTICALES/LE SEUIL
DU 9 AU 20 MAI 2006 À 20H
 MISE EN SCÈNE : JEAN-MARIE PAPAPIETRO
AVEC DENIS GRAVEREAUX

«Un moment de grâce dans la saison... Un spectacle remarquable.» A.M. Cloutier, *La Presse*
 «D'une drôlerie irrésistible.» S. Lévesque, *Le Devoir*

THÉÂTRE PROSPERO (SALLE INTIME)
 1371 RUE ONTARIO E. 50

BILLETTERIE : 514-526-6582
 RÉSEAU ADMISSION : 514-790-1245 OU 1.800.361.4595

06 **USINE ©**

KADDISH POUR L'ENFANT QUI NE NAÎTRA PAS
 de Imre Kertész
 en première nord-américaine

théâtre-récit interprété par Jean-Quentin Châtelain
 dans une mise en scène de Joël Jouanneau

«Ce qui frappe d'abord chez Jean-Quentin Châtelain, c'est la puissance intérieure, terrienne, terriblement physique qu'il dégage en scène. Châtelain crée la scène comme on dit d'un acteur qu'il crée l'écran.»
 Corinne Denailles, Zurbain Paris, 2004

Déporté à l'âge de 15 ans à Auschwitz, Kertész est libéré en 1945. En 2002, il reçoit le prix Hans Sahl, du cercle des auteurs allemands et le prix Nobel de littérature attribué pour la première fois à un auteur hongrois.

Une coproduction du Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E. du Théâtre Ouvert (Paris) et de L'Éclorador.

Du 23 au 27 mai 2006 / 5 soirs seulement!
 Guichet 521.4493 / Admission 790.1245 / www.usine-c.com

Le Festival de Théâtre des Amériques présente

Eraritjaritjaka
 Musée des phrases

Un théâtre musical de HEINER GOEBBELS d'après des textes d'ELIAS CANETTI
 avec ANDRÉ WILMS et le QUATUOR MONDRIAN

CE QUE LA PRESSE ÉTRANGÈRE EN A DIT...

«Derrière ce titre imprononçable, ce n'est qu'intelligence, virtuosité, maîtrise du sens dramaturgique, magie de la scénographie, professionnalisme de tous les intervenants (...) Une œuvre rare à voir en urgence. Un moment de grâce.» *LA TRIBUNE* (France)

«Un spectacle d'une lumineuse intelligence (...) On savoure un concert haut de gamme de musiques du XX^e siècle par le Quatuor Mondriaan, irradiant de bonheur.» *LE NOUVEL OBSERVATEUR* (France)

«Et cela donne un spectacle exceptionnel, où la technologie (...) acquiert une force d'attraction qui vous cloue sur votre siège, tout œil, tout oreille, happé par la beauté autant que par le sens que cette beauté donne au propos.» *LE MONDE* (France)

3 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES À MONTRÉAL
 En Français

MAI 17 18 19
 2006

Salle Pierre-Mercure
 300, boulevard Maisonneuve Est
 Montréal

514 790-1245
 1-800-361-4595
 ADMISSION.COM

www.fta.qc.ca

Salle Pierre-Mercure
 CENTRE PIERRE-MERCURE
 (514) 987-6919

ADMISSION

Culture

THÉÂTRE

Tourments identitaires

Ondinnok nouvelle mouture monte Contes d'un Indien urbain au musée McCord

Ironiquement, ils se sont installés dans l'ancienne salle des Premières Nations du musée qui est devenue le théâtre J.-Armand Bombardier, une petite salle de 80 places. Et avec toute sa nouvelle équipe formée à l'École nationale, sous la garde d'un totem Haïda survolant presque le lieu, Catherine Joncas plonge au cœur des différences.

MICHEL BÉLAIR

Un aveu d'abord en commentant, gênant. En deux parties. Première: la compagnie de théâtre Ondinnok célèbre l'an dernier son 20^e anniversaire. Jusque-là, pas de problème. Bravo même. Et puis voilà que, jusqu'au 20 mai, Ondinnok produit *Contes d'un Indien urbain* de Darrell Dennis dans une mise en scène de Catherine Joncas, à la salle J.-Armand Bombardier du musée McCord. Bon.

La deuxième partie est moins drôle. Il y a déjà près de 40 ans (est-ce tudeu possible!) que je regarde ce qui se passe dans le «beau milieu»... et jamais je n'ai vu un spectacle d'Ondinnok. Gênant disais-je.

Ondi... qui?

Catherine Joncas n'est pas tellement surprise. «Peu de gens connaissent Ondinnok ici et je pense que c'est d'abord parce que c'est une compagnie de théâtre amérindienne. Pour les Québécois en général, les autochtones n'existent pas sauf négativement. C'est encore plus évident pour les gens de la région de Montréal, où les deux réserves indiennes les plus proches ont souvent fait les frais de l'actualité négative puisqu'il s'agit d'Oka et de Kahnawake. D'autant plus que la différence est double: en plus d'être autochtones, les habitants de ces réserves sont anglophones...»

Pourtant, la perception est très différente dans le ROC, soutient la metteuse en scène. Les troupes de théâtre et les centres d'art sont là-bas très nombreux, dans toutes les provinces, et partout elles soulignent la richesse et la diversité des cultures amérindiennes malgré le racisme qui bourdonne un peu partout. Pourquoi est-ce si différent ici?

«J'arrive difficilement à me l'expliquer. C'est peut-être dû au fait que les Québécois sont eux aussi ici depuis longtemps et qu'ils tiennent à s'affirmer comme peuple fondateur, alors que la majorité des provinces canadiennes sont apparues à la fin du XIX^e ou même au XX^e siècle... En général, on ignore, comme si c'était une quantité négligeable, la richesse de l'histoire des peuples amérindiens d'ici et ses liens — qui remontent jusqu'aux



Catherine Joncas avec quelques objets qui serviront dans sa mise en scène des *Contes d'un Indien urbain*, de Darrell Dennis

Aztèques par la culture du maïs — avec toutes les cultures autochtones des Amériques. C'est une longue chaîne et nous en faisons partie. En tant que Québécois moi-même, je pense qu'on s'appauvrit en l'oubliant trop facilement.»

Catherine Joncas raconte quelques rares exceptions, comme celles de Jean-Pierre Ronfard — il a mis en scène *La Conquête de Mexico* pour Ondinnok — et Jean-Frédéric Messier, l'auteur de *Wigwam* entre autres, qui a signé plusieurs mises en scène pour la compagnie et qui a monté une des *Messes de Momentum* avec l'équipe d'Ondinnok. Mais en général, le «beau milieu» connaît à peine l'existence et encore moins le travail de la compagnie. Le fond du

baril a été atteint avec la tristement célèbre crise d'Oka. «Nous n'arrivions plus à trouver de comédiens et de relèves, en général. C'est à ce moment que la compagnie est allée s'installer dans une communauté, à Manouane, où pendant trois ans nous avons beaucoup travaillé avec des animateurs socioculturels, explique la metteuse en scène. Nous en sommes revenus avec une trilogie — *Le Rendez-vous/Kiskimew, Kmukamch l'Asie-rindien* et *Hamlet le Malécite* — dont chaque pièce soulevait la question que pose aujourd'hui Darrell Dennis: qu'est-ce qu'être Amérindien en 2006?»

Justement, venons-y à cette production qui prend l'affiche au McCord après avoir été créée à To-

ronto en 2003 par l'auteur lui-même, qui est aussi comédien.

Un défi

«Pour nous, c'est le début d'un nouveau cycle après 20 ans, poursuit Catherine Joncas. Cette pièce représente notre passage à autre chose. Tout a changé. Nous sommes maintenant entourés de jeunes comédiens et de techniciens qualifiés puisque le programme de formation que nous avons mis sur pied avec l'École nationale pour les comédiens autochtones fonctionne très bien. La relève est là. Et pour nous, ce *Tales of an Urban Indian* était un défi. Parce que c'est complètement différent de ce que nous avons produit jusqu'ici. Darrell Dennis a presque fait de sa pièce du stand-up comic [Dennis est de l'école de Second City], et il a aussi éliminé beaucoup de choses qui, selon son metteur en scène, ralentissaient inutilement la production. Moi, je m'en suis tenu au texte imprimé et Olivier Choinière, à la traduction, a évidemment fait de même. Au bout du compte, le spectacle *Contes d'un Indien urbain* que nous présentons ici est probablement plus tragique, moins farci de blagues intraduisibles parce que trop reliées à l'actualité locale. Finalement, ce sera très différent de la production torontoise...»

C'est le comédien Charles Bender qui incarnera le rôle de Simon Douglas, un jeune Shuswap de la réserve de Lac-aux-Coyotes, située sur le territoire de ses ancêtres en plein cœur de la Colombie-Britannique, qui viendra s'enliser peu à peu dans le Red Light de Vancouver. La vie de Simon ressemble en fait beaucoup à celle de Darrell Dennis, précise Catherine Joncas. «Il a vécu les épisodes troubles, très durs, auxquels on pense, mais il s'est vu offrir une deuxième chance et il l'a prise: celle de l'art. Sa mise en scène est plus collée là-dessus, plus tragique. Ce qui, je crois, fait encore plus ressortir la rédemption à la fin de la pièce. Vous verrez, c'est une pièce qui fait du bien, qui rassemble...»

Charles Bender, dont la mère est huronne, incarnera donc les tourments identitaires de Simon Douglas tout seul sur scène pendant une heure trente. C'est bien sûr en entrant en contact avec sa culture et avec ses racines qu'il parviendra à donner un sens à tout cela.

Qui, ici, peut se permettre d'en douter?

Le Devoir

CONTES

D'UN INDIEN URBAIN

Texte de Darrell Dennis traduit par Olivier Choinière. Mise en scène: Catherine Joncas. Avec Charles Bender. Au musée McCord jusqu'au 20 mai (☎ 514 398-7100).

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Un exercice essentiel

LES ZURBAINS 2006

Textes de Catherine Lamoureux, Alejandro Vernazza, Philippe Angers-Trottier, Gabrielle Neveu et Olivier Choinière. Une production du Théâtre Le Clou destinée aux adolescents (et aux plus vieux aussi), présentée à la salle Fred-Barry jusqu'au 12 mai.

MICHEL BÉLAIR

C'est chaque fois une surprise. Assister à une représentation des *Zurbains*, c'est plonger au cœur de textes étonnants décrivant le monde de l'adolescence. Les valeurs de l'adolescence. Des choses comme l'authenticité, l'intensité, la révolte, le ras-le-bol. Des réalités comme le rejet, la fatalité, la violence, la drogue ou le suicide. Le vide aussi. Et, tout à l'opposé, le plein sous toutes les formes que l'on puisse imaginer. Ces *Zurbains 2006* que j'ai vus en matinée, jeudi, ne font surtout pas exception à la règle, bien au contraire!

Cinq histoires cette année: quatre écrites par des élèves d'écoles secondaires, une par un «auteur professionnel», Olivier Choinière. Chacune est rendue par un comédien différent, le tout mis en scène par Monique Gosselin, qui réussit cette fois à lier tout l'ensemble autour d'une signalétique picturale particulièrement efficace. Et l'ensemble, j'ai l'impression de me répéter chaque année, est d'une qualité et d'une pertinence exceptionnelles.

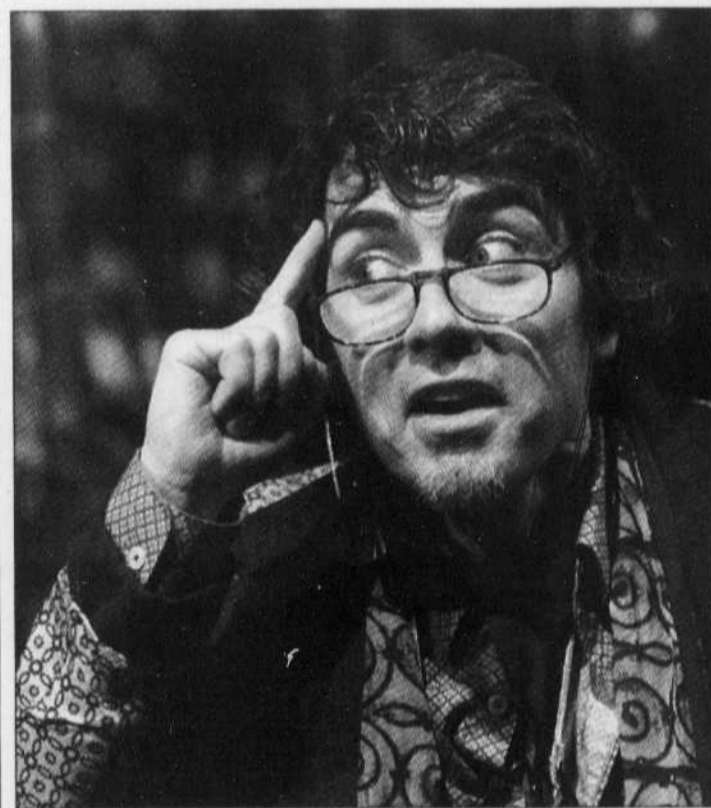
Le tout commence avec *Le Sheepman* de Catherine Lamoureux, raconté par Caroline Tanguay, une histoire qui se passe dans une banlieue cossue où l'une des seules façons de résister à l'asphyxie générale est de se faire punk. Sauf pour l'héroïne du conte, qui elle «accroche» sur une toile qu'elle voit par hasard dans

une galerie et qui viendra catalyser sa révolte tout en lui permettant de faire la paix avec un deuil. *Étrangère*, d'Alejandro Vernazza, repose beaucoup sur le talent de Pierre Monet-Bach, qui réussit à rendre concrets les fantasmes sexuels d'un prof de philo vivant beaucoup plus dans sa tête que dans son corps. *Dave l'énigme*, de Philippe Angers-Trottier, est peut-être le plus troublant des cinq contes. Il est ici question d'un milieu familial perturbé où la désespérance et le suicide se conjuguent au quotidien; Mathieu Bourguet donne à l'histoire une dimension troublante à laquelle la salle répond d'ailleurs par des applaudissements délirants.

Mais c'est aussi le sort qui attend les deux autres contes au programme. Même s'il oblige les spectateurs à une sorte de saut quantique à la toute fin, *Trou noir*, d'Olivier Choinière, stigmatise le phénomène du rejet sous toutes ses formes; Marc Beaupré parvient à rendre crédible cette opposition des contraires qui bascule dans le surréalisme et l'étrange en fin de parcours. Quant au conte *Le Sacrifice au bonheur*, de Gabrielle Neveu, c'est une histoire percutante de «femme battue ordinaire» racontée par Anne Casabonne, qui vient donner à la fatalité des allures que l'on ne risque pas d'oublier de sitôt.

Un seul petit détail m'aura cependant agacé dans la plupart des histoires: la présence de l'anglais, beaucoup plus importante que ce à quoi on s'attendrait normalement. Menfin... Rappelons que les quatre contes «non professionnels» sont issus d'un concours lancé auprès des étudiants des écoles secondaires des régions de Montréal, de Québec et de Toronto. Cela rend ces *Zurbains* encore plus essentiels.

Le Devoir



Pierre-Monet Bach dans *Étrangère*

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

ÉVEILS ET VERTIGES

Scaramouche D'après Rafael Sabatini
Adaptation Pierre-Yves Lemieux ■ Mise en scène Jean Leclerc

Florence De Marcel Dubé
Mise en scène Jacques Rossi ■ Les Productions Kléos

La Cagnotte D'après Eugène Labiche
Adaptation Denis Chouinard ■ Mise en scène Vincent Bilodeau

Lentement la beauté De Michel Nadeau en collectif avec
Marie-Josée Bastien, Lorraine Côté, Hugues Frenette, Pierre-François Legendre, Veronika Makdissi-Warren et Jack Robitaille ■ Mise en scène Michel Nadeau
Théâtre Niveau Parking

Assister à 5 spectacles pour seulement 79 \$

FRED BARRY

Les abonnés du TDP bénéficient de tarifs privilégiés pour les spectacles présentés à la Salle Fred-Barry.

TDP SAISON 2006-2007
www.denise-pelletier.qc.ca

3553, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Qc) H1V 1Y2
Renseignements et billetterie : (514) 253-8974

AUTEURS DE LA SAISON 2006-2007

FREDÉRIC BLANCHETTE Le périmètre LOUP BLEU Discours de la méthode d'après René Descartes EMMANUELLE JIMENEZ Du vent entre les dents PHILIPPE DUCROS ET DANIEL MEILLEUR 2191 nuits MICHEL MARC BOUCHARD Des yeux de verre

THÉÂTRE D'AUJOUR D'HUI

ABONNEZ-VOUS DEUX FORMULES D'ABONNEMENT

5 PIÈCES 105 \$ / 90 \$ étudiant ou jeune 3 CRÉATIONS 69 \$ / 60 \$ étudiant ou jeune

WWW.THEATREAUJOURDHUI.QC.CA
T 514 282 3900 3900 rue Saint-Denis, Montréal

EN PARTENARIAT AVEC Hydro Québec LE DEVOIR

Culture

DANSE

Dualités illusoires

Crystal Pite et Richard Siegal croisent leurs duos dans Double Story

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les Québécois connaissent bien les chansons à répondre. Voici plutôt une «danse à répondre». La chorégraphe canadienne Crystal Pite donne la réplique chorégraphique à son comparse américain Richard Siegal. A son duo *The Bouncy Women Piece*, elle a répondu par un autre duo de son cru, *Man Asunder*. Ainsi est né *Double Story*, premier événement présenté dans le cadre de l'échange Montréal-Munich.

Le titre donne le ton: c'est une histoire à double tranchant, à double sens. Cet autre qu'on rencontre serait-il une projection de soi-même? Deux personnages se cherchent l'un l'autre, à moins que seul l'un d'entre eux ne se cherche lui-même. «Le personnage de Richard est un peu schizophrène et, tout au long de la pièce, il essaie de tendre vers l'unité», explique Crystal Pite. Sa quête de moi se révèle un peu une quête de lui-même.

«J'aime quand plusieurs histoires se recoupent, quand toutes ces idées éparses s'unissent pour coexister simultanément; quand c'est ceci, mais que ça pourrait aussi être cela», confie Richard Siegal. C'est donc un homme en conversation avec lui-même, ou bien en relation avec l'autre. C'est une pièce à propos de l'échec de la communication ou de la tentative de devenir quelqu'un d'autre. Il y a une métaphore de la chute que j'essaie d'équilibrer en oscillant entre une histoire tragique et libératrice. C'est un suicide et/ou une renaissance.»

Mémoire et identité

La pièce aborde les questions de la mémoire, de l'identité et de la variation des points de vue sur une même réalité. Ce duo, intitulé avec humour *The Bouncy Women Piece*, devait être présenté lors du dernier Festival international de nouvelle danse en 2003. Mais une blessure a empêché Crystal Pite de monter sur scène à l'époque.

Tandis que Richard Siegal livre son monologue, celle-ci exécute une danse sur le mode du rebond. «Il y a une innocence, une humeur légère rattachée à ce genre de mouvement que Richard voulait explorer», explique cette dernière.

Richard Siegal a créé la pièce dans le cadre d'un des séminaires chorégraphiques de José Navas en 2000. Après l'avoir transposée pour 10 danseurs au sein du Ballet Francfort où il dansait avec Crystal, il l'a remontée dans sa forme originale de duo en 2002 à New York et a invité Crystal à l'interpréter avec lui. «C'est en dansant que j'ai pensé à une pièce qui pourrait répondre à la sienne», confie-t-elle.

Man Asunder propose donc une autre version de cette (non-)rencontre en abordant autrement les questions de la mémoire

et de l'identité. Les miroirs sur scène constituent un élément clé des deux œuvres, point de départ de l'idée du double.

«C'est un compliment fantastique que de se faire offrir par une chorégraphe qu'on admire une réponse à une pièce qu'on a faite», dit M. Siegal. Elle raconte l'histoire de mon personnage, mais de son point de vue. Son interprétation vient mettre en lumière ce qui se passe dans ma pièce.»

Un troisième personnage partage la scène avec ces doubles illusoires: la compositrice et musicienne Diane Labrosse, qui a participé à la création originale du duo initial au séminaire de Navas.

Le meilleur des deux mondes

Crystal Pite et Richard Siegal se sont rencontrés au sein du Ballet Francfort de William Forsythe. Quand la compagnie s'est dissoute pour faire place au nouveau Ballet Forsythe en 2005, Richard Siegal en a profité pour fonder sa compagnie, The Bakery, à Paris.

«Je voyais ça comme un moment désigné, organique, de partir, raconte-t-il. J'ai le meilleur des deux mondes en ce moment. Je fais mon propre travail de création, mais je retourne collaborer avec le Ballet Forsythe sur une base régulière.»

Crystal Pite a pour sa part quitté le Ballet Francfort en 2001, après cinq années passées auprès du maître Forsythe. Revenue fonder sa compagnie Kidd Pivot à Vancouver, elle a notamment été depuis chorégraphe résidente des Ballets jazz de Montréal, pour lesquels elle a créé la pièce à succès *The Stolen Show*.

Grâce à la bourse Alcan qu'elle remportait récemment, elle vient de présenter à Vancouver une nouvelle pièce de groupe — la première sous la bannière de Kidd Pivot. *Lost Action* implique plusieurs danseurs de Montréal, dont le duo de Rubberbandace Victor Quijada et Anne Plamondon. On pourra découvrir ce septuor à l'automne 2007 à Montréal.

Crystal Pite n'a pas fini de faire la navette à Montréal. Elle travaille actuellement à l'élaboration d'un solo pour la danseuse Louise Lecavalier, en vue d'un spectacle qui comptera également des créations solo de Benoît Lachambre et de Tedd Robinson. «C'est tellement différent de travailler avec elle. Elle est prête à tout oublier ce qu'elle sait pour s'investir totalement dans le processus.» Une occasion de rêve pour une jeune chorégraphe qui a peut-être en partage avec l'ex-danseuse mythique d'Edouard Lock la fougue et l'énergie brute.

Le Devoir

Double Story,
du 10 au 13 mai à la
Cinquième salle de la Place
des Arts.



CHRIS RANDLE

Double Story aborde les questions de la mémoire, de l'identité et de la variation des points de vue sur une même réalité.

EN PRIMEUR CANADIENNE, APRÈS L'EUROPE,
L'Australie, L'ASIE ET L'AFRIQUE DU SUD

DANSE
D
DANSE

« NE CHERCHER PAS DE CRITIQUES NÉGATIVES SUR AKRAM KHAN, IL N'EN EXISTE PAS. LA SEULE CHOSE QU'ON AIT PU LUI REPROCHER À CE JOUR, C'EST LA PULGURANCE DE SON SUCCÈS. » Voir, 27 avril 2006
« SA DANSE PORTE EN ELLE TOUTE LA PURETÉ DU TRAVAIL CONTEMPORAIN DU MOUVEMENT, À LAQUELLE S'AJOUTENT UN SUPPLÉMENT D'ÂME ET UN RAFFINEMENT QU'IL PUISE DANS SES RACINES BENGALIESES. » Le Devoir, 29 avril 2006

Grande-Bretagne
Akram Khan
Company
ma

3 au 6 mai 2006 - 20 h Centre Pierre-Péladeau

(514) 987-6919 Admission (514) 790-1245

www.dansedanse.net

Le Théâtre d'Aujourd'hui et le Théâtre du Grand Jour présentent

Venise-en-Québec

Olivier Choinière // Jean-Frédéric Messier

Christian Bégin • Vincent Bilodeau • Violette Chauveau • Simone Chevalot • Yvon Dubé
Mathieu Gosselin • Johanne Haberlin • Michel Lavoie • Daniel Rousseau

Stéphanie Capistran Lalonde • Marie-Claude Pelletier
Sharon Scott • Yan Lee Chan • Ludovic Bonnier

Une création du Théâtre d'Aujourd'hui et du Théâtre du Grand Jour



« Un vent de liberté souffle sur le Théâtre d'Aujourd'hui. (...) Une pièce qui ne ressemble à rien d'autre, portée par une distribution impeccable. »
— Josée Bilodeau, radio-canada.ca

« Si on reconnaît généralement la qualité d'un auteur à sa capacité de nous représenter le monde, Choinière fait plus que jamais partie du cénacle de nos plus grands. »
— Michel Vézina, IC!

« Irrévéréncieux, outrancier et provocateur, le spectacle mis en scène par Jean-Frédéric Messier ne laissera personne indifférent. »
— Christian St-Pierre, Voir Montréal

« Une parabole délirante, une satire sur l'inusable quête d'identité. (...) Les comédiens se jettent là-dedans avec un plaisir fou, ils sont excellents. »
— André Ducharme, Desautels

du 18 avril au 13 mai 2006 au Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal (☎ Sherbrooke)
www.theatredaujourd'hui.qc.ca 514-282-3900

Un partenariat avec

Hydro Québec LE DEVOIR BRICOLAGE LAURENTINE

Culture

MARCHÉ DE L'ART

Nette progression au Canada

L'engouement des collectionneurs pour l'art canadien ne se dément pas. Le prix des œuvres d'art mises aux enchères a grimpé de 20 % par année depuis six ans. Deux maisons de vente aux enchères de Toronto et Vancouver présentent à Montréal les œuvres qui seront vendues à la fin du mois.

CLAUDE LAMONTAGNE

La valeur des œuvres d'art canadien revendues à travers les encans croît de 20 % par année depuis 1999-2000. L'année dernière (de l'automne 2004 au printemps 2005) le marché a atteint un sommet en totalisant des ventes de 40 millions. Les résultats des principales maisons de vente aux enchères pour l'automne 2005 apparaissent déjà élevés: plus de 25 millions. En suivant la même courbe d'augmentation et en ajoutant les ventes des plus petits encans et celles effectuées à l'étranger, les ventes totales pour 2005-06 pourraient bien atteindre les 60 millions.

Le Canada compte trois principales maisons de vente aux enchères, qui se partagent la part du lion dans la revente des tableaux. Leurs ventes totales en 2004-05 ont totalisé 37,4 millions, c'est-à-dire 93 % du total. Deux de ces maisons sont installées à Toronto (Ritchies et Joyner-Waddington) et l'autre, à Vancouver (Heffel). Cette dernière est la principale maison de vente aux enchères, puisque ses ventes ont totalisé environ 40 % des ventes canadiennes en 2005.

Les chiffres dont nous disposons concernent uniquement les résultats des ventes aux enchères, puisque les galeries d'art ne dévoilent pas leurs prix de vente. D'ailleurs, ce ne sont pas tous les encans qui divulguent leurs chiffres, puisque depuis trois ans l'Hôtel des encans de Montréal garde ses résultats de vente secrets. Selon le commissaire-priseur, Légor de Saint-Hippolyte, les vendeurs, pour la plupart des successions, préféreraient la discrétion.

Les résultats de ventes sont recensés et publiés annuellement par les publications Westbridge de Vancouver. Le *Canadian Art Sales Index*, en plus de lister toutes les œuvres vendues, les additionne et les analyse, mais les résultats de ventes sont publiés par les maisons de vente aux enchères elles-mêmes et dans différents sites Internet, comme artnet ou artprice.

Un survol des deux catalogues déjà disponibles pour les ventes du printemps, celui de Heffel et celui de Ritchies (qui s'associe pour l'événement à Sotheby's), permet de constater que les œuvres du Groupe des Sept et de leurs contemporains occupent plus du quart des œuvres mises en vente. Cette école paysagiste fondée dans le milieu des années 1910 à Toronto représente bien le goût pour les paysages du public canadien. À cet égard, les peintres québécois qui ont le plus de succès sur le marché, par exemple Marc-Aurèle Fortin, sont aussi des paysagistes.

Le *Canadian Art Sale Index* dénombre 500 artistes dont les œuvres sont vendues sur le marché, mais tous ces artistes ne sont pas égaux puisqu'on peut réduire les plus performants à 100 ou même à 81, comme le fait la maison de vente aux enchères Heffel dans sa liste des *wanted works*. Dans l'édition 2006 de l'*Index*, qui recense les ventes de l'automne 2004 au printemps 2005, l'éditeur souligne que 10 % des artistes (50) totalisent à eux seuls 75 % des résultats de vente. On peut même monter un peu plus haut dans la pyramide et trouver trois artistes seulement au sommet (Riopelle, Carr et Harris), puisque leurs ventes ont cumulé 10 millions, soit 25 % du total.

La présence de Riopelle au sommet de la pyramide ne s'explique pas uniquement par ses ventes au pays, mais aussi par ses ventes à l'étranger, puisqu'il est le seul peintre canadien qui peut se vendre aussi bien à Paris et à Londres qu'à New York. D'ailleurs, au cours du mois de mai, Sotheby's mettra aux enchères à New York une toile datée de 1950-52 appartenant à de riches collectionneurs américains, dont l'estimation se situe entre 300 et 400 000 \$US.

D'autres peintres québécois sont aussi recherchés par les collectionneurs canadiens, puisqu'on trouve dans les catalogues de cette année une quinzaine d'œuvres de Marc-Aurèle Fortin, un peintre contemporain du Groupe des Sept, et une demi-douzaine d'œuvres de Jean-Paul Lemieux. Parmi les autres artistes du Québec qui apparaissent quelques fois dans le catalogue de Heffel et dans celui de Sotheby's/Ritchies, on peut relever

Maurice Cullen, Edwin Holgate, Lise Gervais, Jean McEwen et Suzor-Côté.

Œuvres en vente

Les 25 et 29 mai prochains, Sotheby's/Ritchies et Heffel mettront en vente 375 œuvres. Quelques-unes pourraient présenter des surprises et franchir le cap du million, ce qui arrive rarement dans le marché canadien. *Singlow on the Palisades, lac Tremblant*, du peintre impressionniste montréalais Maurice Cullen, est évaluée par Heffel entre 350 et 450 000 \$, un sommet pour les ventes du printemps. Une toile du même artiste s'est vendue un million et demi au même endroit l'an dernier; elle était évaluée entre 250 et 300 000 \$. Une demi-douzaine de toiles de Riopelle sont offertes, dont une sans titre datée de 1956 et estimée entre 175 et 225 000 \$.

Parmi les six toiles de Lemieux offertes par l'une ou l'autre des maisons de vente aux enchères, on trouve *La Conversation* (chez Sotheby's/Ritchies), une grande toile estimée entre 180 et 220 000 \$, l'évaluation la plus haute jamais faite pour l'une de ses œuvres. L'année dernière, un collectionneur a déboursé 309 000 \$ pour une œuvre un peu plus petite réalisée elle aussi dans les années 1960. Comme cinq de ses toiles se sont vendues plus de 100 000 \$ l'an dernier, on peut constater qu'il y a vraiment un intérêt grandissant pour les œuvres de l'artiste chez les collectionneurs canadiens.

Parmi les œuvres dont l'estimation est la plus haute, il faut compter aussi une petite toile (12 x 15 po) de Harris, membre du Groupe des Sept, titrée *Mount Lefroy* et évaluée entre 200 et 250 000 \$, mise aux enchères chez Heffel. Etant donné le prix des toiles de l'artiste comparables vendues à l'automne, il faut s'attendre à voir *Mount Lefroy* franchir le cap des 400 000 \$.

S'il n'y a aucune huile sur toile de Carr qui risque de franchir le cap du million, comme cela est arrivé en 2000 puis en 2004, deux huiles sur papier, *Deep Forest Path*, chez Heffel, et *Trunks and Glade*, chez Sotheby's/Ritchies, devraient franchir le cap des 200 000 \$. Le record de vente pour une huile sur papier de l'artiste a été atteint l'année dernière, quand une œuvre appartenant à un collectionneur de Montréal s'est vendue 431 000 \$.

Définition de la valeur

Les ventes aux enchères donnent à la valeur d'une œuvre d'art l'apparence d'être arbitraire, puisque l'œuvre est adjugée au plus offrant. Pourtant, il ne s'agit pas seulement d'argent dans l'art, même si le succès d'une œuvre sur le marché confirme son intérêt artistique. La valeur est beaucoup moins arbitraire, même s'il n'y a pas de formule qui permet de la définir avec certitude. Parmi les peintures, toutes les œuvres n'ont pas la même valeur, puisque les aquarelles, les encres, les dessins et les huiles sur papier n'atteignent pas les mêmes résultats que les huiles sur toile.

Une autre dimension importante de la valeur concerne la réputation des artistes, réputation construite à travers les différentes instances de consécration (musées, critiques, galeries, collectionneurs, etc.). La fortune du Groupe des Sept provient en grande partie de sa reconnaissance précoce par la Galerie nationale du Canada.

Dans le même ordre d'idée, les rétrospectives d'artistes organisées par les musées ont un impact sur le marché. Gabrielle Peacock, de Ritchies, souligne qu'une exposition des aquarelles de David Milne, un autre contemporain du Groupe des Sept, organisée cette année par l'Art Gallery of Ontario (jusqu'au 21 mai), après avoir été montrée au MOMA à New York, devrait susciter l'intérêt des collectionneurs pour cet artiste méconnu. Sotheby's/Ritchies offre sept de ses œuvres, tandis que Heffel, qui a ajouté Milne à sa liste des œuvres recherchées, en présente deux. Une seule huile sur toile cependant parmi celles-ci, puisque l'artiste travaillait surtout à l'aquarelle. Cette toile, *The Yard of the Glenmore Hotel*, est estimée entre 175 et 225 000 \$. Il s'est trouvé deux collectionneurs intéressés à payer plus de 300 000 \$ pour s'offrir des toiles du peintre mises en vente depuis 2004. De nombreuses autres œuvres sont en vente dont on peut avoir un aperçu en visitant ce week-end les espaces d'exposition que ces deux maisons de vente aux enchères possèdent à Montréal. Le bureau de Heffel est situé au 1840 de la rue Sherbrooke Ouest et l'exposition des œuvres se poursuivra jusqu'à samedi 18h (ouverture à 11h). Quelques pas plus loin, le bureau de Ritchies se situe au 1980 de la rue Sherbrooke Ouest et ses portes seront ouvertes de 11h à 17h samedi pour accueillir les collectionneurs intéressés.

Collaboration spéciale

EXPOSITIONS



Cévennes, 1952, de Fernand Leduc

COLLECTIONS MNBAQ / © SODRAC 2006

La lumière de Leduc

LIBÉRER LA LUMIÈRE

Œuvres de Fernand Leduc
Au Musée national des beaux-arts du Québec
Du 11 mai au 15 octobre 2006
1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec

PATRICK CAUX

Québec — Icône du mouvement automatiste, Fernand Leduc s'est trouvé au cœur d'un grand bouleversement dans le monde de l'art québécois. À l'heure des bilans, ce signataire de *Refus global* préfère parler d'art et de peinture plutôt que de sa participation à une époque révolutionnaire.

Afin de souligner l'importance de son œuvre, le Musée national des beaux-arts du Québec a décidé de consacrer une salle à l'œuvre de l'artiste. «Je me suis opposé à ce que cette exposition soit une rétrospective», précise Leduc, joint à Montréal où il vient tout juste d'emménager au terme de près de cinquante ans de vie européenne. À une rétrospective, l'artiste a préféré le «survol de carrière». Cette approche permet de mettre l'accent sur la voie artistique qu'il a empruntée et il y a plus de trente ans. «Je tenais absolument à ce que la période qui me concerne depuis les années soixante-dix, celle des *Microchromies* pour lesquelles j'ai un attachement particulier, ait une représentation véritablement conséquente.»

Libérer la lumière regroupe ainsi des toiles peintes entre 1946 et 2004. La présence des œuvres antérieures à 1970 permet de poser un regard fascinant sur la quête esthétique de l'artiste. Le passage par la période automatiste et l'aventure plasticienne aide à saisir l'évolution de sa peinture vers les *Microchromies*.

Lumière froide d'ici

Le choix des tableaux présentés offre des points de repère. De *Île de Ré* (1950) à *Passage vert* (1967) en passant par *Portes rouges* (1955), on remarque l'épuration systématique de ses compositions. «Progressivement, j'ai tenté d'éviter, voire de sublimer, toutes les tensions et toutes les qualités dramatiques à l'intérieur du tableau. Ce fut la démarche initiale qui m'a mené vers les *Microchromies*.»

Par cette épuration constante du sujet et du mouvement, l'artiste libère et magnifie l'élément central de son œuvre: la lumière. Il en résulte des toiles à l'apparence monochrome qui, de l'aveu même de l'artiste, demandent un effort de la part du spectateur pour dévoiler leur véritable nature. «La lumière est le sujet primor-

dial de mes tableaux. Je pars toujours d'une composition formelle et colorée dans laquelle il y a des oppositions et des tensions. Ma démarche est véritablement de trouver le moyen qui va m'amener à apaiser tous ces éléments du tableau et à ne garder que la qualité essentielle qui est la lumière.» Cette recherche de lumière s'est prolongée jusqu'à tout récemment. En 2004, Leduc produisait la série *Nuits*, qu'on pourra d'ailleurs voir dans cette exposition.

Les derniers mois ont été particulièrement éprouvants pour le peintre. Le décès récent de l'écrivaine Thérèse Renaud est venu mettre un terme à une longue collaboration amoureuse et artistique. «Nous avions plus de 60 ans de vie commune», confie Fernand Leduc. «Nous avons partagé la vie d'artiste de A à Z... des moments les plus difficiles aux moments les plus exaltants! Et, par bonheur, elle était à son écriture et moi à ma peinture. Chacun a développé sa propre qualité d'être. Et nous nous rencontrions dans un amour qui s'est certainement terminé dans une fusion totale.»

Lorsqu'on lui demande s'il a l'intention de continuer à peindre après son déménagement à Montréal, Fernand Leduc se montre discret: «Je suis encore sous le coup du décès de Thérèse Renaud. Pour l'instant, je n'ai aucun projet en peinture. Je vais laisser le temps passer pour que tout se repose, pour que le calme se fasse tranquillement. Je vais m'installer dans un appartement où il y a beaucoup de lumière. Une chose est absolument certaine: si je retrouve la possibilité de renouer avec la peinture, il faudra que je sois en accord avec la lumière froide et limpide du Québec. Pour peindre, je vais devoir me laisser pénétrer par cette lumière afin qu'elle transparaisse ensuite dans mes œuvres.»

Signalons qu'en marge de *Libérer la lumière*, Fernand Leduc et Thérèse Renaud ont fait un important don de tableaux et d'archives personnelles au Musée national des beaux-arts du Québec. «Au départ, il était seulement question d'une exposition», précise Leduc. «Mais de conversation en conversation avec Thérèse Renaud, qui était en bonne santé à ce moment-là, nous en sommes arrivés à l'idée d'une donation.» Il vient ainsi en aide au musée, qui tente, depuis quelques années, de se positionner comme lieu de référence pour les œuvres des grands artistes québécois. «Je pense que le musée n'a malheureusement pas toujours les collections pour représenter convenablement les artistes du Québec. C'est dans ce sens-là que nous avons décidé de faire une donation. Et, par bonheur, nous ne sommes pas les seuls à le faire!»

Collaborateur du Devoir

[bjm danse] remercie chaleureusement ses précieux partenaires et ses généreux donateurs!

info: 514-982-6771 info@bjmdanse.ca www.bjmdanse.ca

Hydro Québec LE DEVOIR

Conseil des Arts du Canada Conseil des Arts de Québec

Partenaires de la saison

Supplémentaires 13 ♦ 20 ♦ 27 mai ♦ 15h et du 30 mai au 10 juin

Le Théâtre de la Manufacture présente **Août**

Un repas à la campagne

11 MAI 27 MAI 15h

Défini par cette distribution solide et sans faille, le texte de Dalpé est rythmé, concret mais aussi d'une grande finesse. La mise en scène de Rainville est précise [...] Rien n'échappe à la tension, même pas l'humour, presque toujours présent.

Josée Bilodeau, SRC

[...] Une écriture originale, électrique, faite de musique et de punts. [...] Fernand Rainville dirige une distribution 5 étoiles, une troupe exceptionnelle, sourde, qui sait faire parler les silences — et c'est rare.

André Ducharme, Désautels — SRC

À elle seule, une distribution brillante à qui on offre des rôles riches suffirait à faire d'Août un événement. Dénoué de complaisance, le regard de Dalpé, appuyé de toute part, accomplit davantage.

Hervé Guay, Le Devoir

Conduisant une distribution exceptionnelle, Fernand Rainville parvient à créer un impitoyable crescendo dramatique. [...] Ce spectacle, en plus d'émouvoir et d'ébranler [...], offre une superbe conclusion à cette saison où La Manufacture célèbre ses 30 ans et La Licorne, son quart de siècle.

Christian Saint-Pierre, Voir

De : Jean Marc Dalpé
Mise en scène : Fernand Rainville

Avec : Annick Bergeron, Henri Chassé, Pierre Curzi, Catherine De Léon, Louise Laprade, Jacques L'Heureux, Janine Sutto et Marie Tifo

5559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalicorne.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

Partenaires de la saison

LA LICORNE

Télé-Québec LE DEVOIR

DE VISU

L'Italie entre art et design

IL MODO ITALIANO
DESIGN ET AVANT-GARDE
EN ITALIE AU XX^e SIÈCLE

Musée des beaux-arts de
Montréal, jusqu'au 27 août 2006

RENÉ VIAU

Poser une énième fois la question du design italien n'était pas sans risque tellement les expositions sur le sujet se sont succédé entre 1980 et aujourd'hui, saucissonnant le plus souvent vie quotidienne et «évolution» de l'objet. Un exemple. À côté d'une cafetière de Zanuso pour Lavazza, on vous y apprenait qu'on trouve en Italie un café-bar pour 500 et quelques habitants. On vous faisait ainsi un topo où cappuccino, Fiat Cinquecento, ciclomotore, divans, lampes, Ferrari et *tutti quanti* s'alliaient dans un même cliché pour faire de la rue, et de la maison italienne, un spectacle touristique.

À l'opposé d'un tel *glam pasta* prévisible, l'exposition *Il Modo Italiano*, que présente avec brio le Musée des beaux-arts de Montréal, s'accorde à merveille avec les ambitions d'une transversalité qui, pour d'autres expositions à ce même lieu, mais sans la même envergure, irritait.

Ici, on ne veut pas croire ce design italien sur parole. On préfère ausculter hors de toute idée reçue ses antécédents en le considérant dans son histoire et dans ses liens avec les mouvements artistiques et sociaux du XX^e siècle, en l'interrogeant sous toutes ses coutures. Le regard qui nous est proposé, écrit Guy Cogeval, le directeur du MBA en introduction au catalogue de l'exposition, «remonte le fil du temps, suscite des archéologies de l'image en tentant d'expliquer des phénomènes dont l'extrême contemporanéité nous aveugle».

A même une matière aussi dense que surprenante, le visiteur est appelé à s'embarquer pour une tra-

versée dans le temps et l'espace qui le rend avide de comparer et d'apprendre. Se tisse alors un réseau de correspondances inédites. Surgissent de nouvelles manières de voir les choses. Une sorte de mémoire des formes est retracée en parallèle avec la continuité ou le choc des idées et des mouvements. Des thèmes visuels se bousculent, se rencontrent.

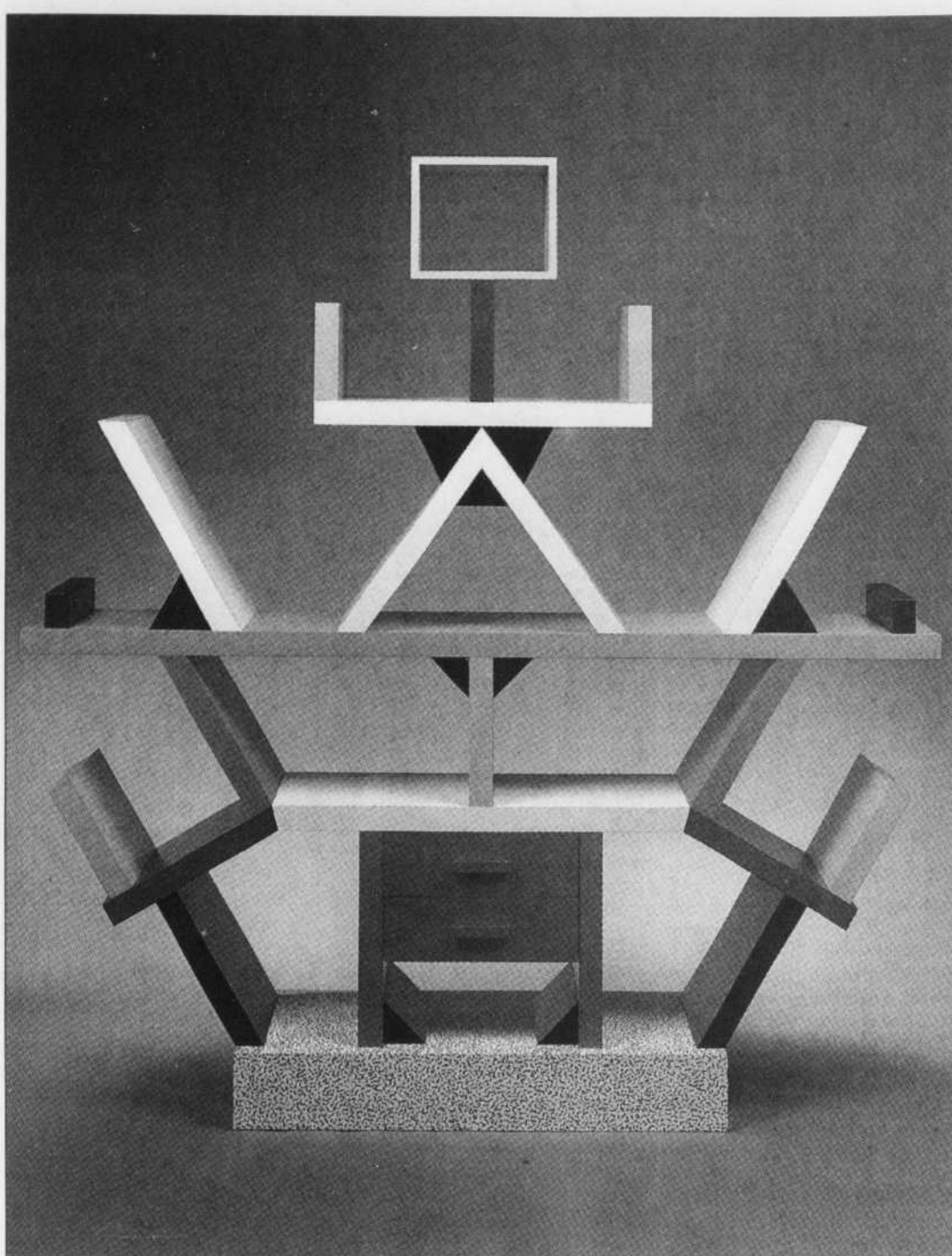
Ils sont venus,
ils sont tous là...

S'ouvrant avec insouciance et optimisme sur les débuts du XX^e siècle, un secrétaire d'Ernesto Basile fait se conjuguer les motifs alpestres avec les ornements bucoliques que forment des personnages sur ses ferrures. L'esprit baroque de Carlo Bugatti (1895) s'exprime dans un défilant fauteuil proche des pastorales Art nouveau. S'inspirant d'une antiquité à la Virgile, Fortuny, à Venise, concepteur de la robe Delpho (1907), fait sauter les rigides corsets victoriens. Il libère le corps de la femme pour le draper sensuellement de soie intemporelle. Le style Liberty dans le mobilier épouse cette fluidité.

Plus loin, la lecture chronologique de l'exposition associe les racines théoriques du design en Italie à des mouvements aussi radicaux que le futurisme de Marinetti, auquel s'oppose la peinture métaphysique d'un Chirico, d'un Morandi. Les productions futuristes exaltant la vitesse, dont *L'Homme qui marche* (1913) de Boccioni, sont mises en parallèle avec l'aérodynamisme du prototype Alfa Romeo de 1913.

Des années 20 et 30, on trouve beaucoup d'œuvres, des peintures de Depero à cette surprenante tête de Mussolini (1933) de Renato Bertelli. Aie! Le profil du Duce, vu d'un certain angle, semble émerger du chaos.

Les mouvements du retour à l'ordre des années 30 et la quête de monumentalité présentent leur corollaire dans la démarche d'un Gio Ponti, avec ses vases de la fin des années 20 ayant comme nom le *Bol Prospektiva* ou *Promenade archéologique*. Et comment de ne pas rapprocher cette machine à écrire portative MP 1 de 1932 de Magnelli, éditée par Olivetti, et la Valentine



THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK / JOHN C. WADDELL COLLECTION, GIFT OF JOHN C. WADDELL, 1997 / © 1998 THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART

Étagère Carlton, 1981, d'Ettore Sottsass. Édité par Memphis.

de Sottsass, rouge également, si symptomatique de l'influence pop du tournant des années 60? Le fauteuil de Terragni (1933) en tubulaire, pièce unique destinée à la maison du fascisme de Côme, a inspiré les designers des années 50 et 60. Un meuble radio en lucite de Franco Albini (1938) affiche une parenté avec des téléphones conçus par Zanuso durant les années 60.

Suggérant une complicité quelque peu simpliste entre Fontana et une robe à trous cerclés de Bruna Bini (1961), sur les traces des constructions envoûtantes de Melotti, du géométrisme d'Enzo

Marri et de Bruno Munari et les designers qui s'y manifestaient, l'exposition aborde les années 50 et 60. Molino, Zanuso, Venini. Et plus tard Baldassari, Castiglioni, Joe Colombo et combien d'autres... Ils sont venus! Ils sont tous là.

Il y a même quelques fils maudits alors que des lectures contestataires, comme celles de *L'Arte povera*, mettent en crise la modernité. Dans cette veine, le cinéma — celui d'Antonioni dans *Le Désert rouge* ou, mieux encore, la fameuse scène de la maison qui explose dans

Zabriskie Point — aurait pu, lui aussi, offrir des liens critiques, à présenter avec les projections accompagnant l'exposition.

Le parcours montre aussi comment l'héritage du Bauhaus, et son puritanisme, au lendemain de la guerre, s'est acclimaté à la situation italienne, tandis que le projet moderniste s'allie à celui de la reconstruction du pays. Le manifeste du Bauhaus n'appelait-il pas en 1919 à briser ce «mur de dédain entre artisan et artiste»?

L'itinéraire aux débuts si révéla-

teurs d'un Ettore Sottsass est à cet égard bien cadré. Une vitrine arborescente des productions céramiques de l'artiste, lui-même issu de l'artisanat avant de se faire l'apôtre de la dimension symbolique du design en contestant son rationalisme fonctionnel. En parallèle avec le groupe Memphis fondé par Ettore Sottsass et son refus «postmoderne» d'un purisme d'essence fonctionnalisme, l'exposition dresse aussi le portrait de la «transavant-garde» des années 80.

Certes, résumer l'exposition à ces seules synergies de chronologie en dénature la portée, la subtilité de ses rapprochements et les liaisons inattendues qu'elle propose. Le designer s'y retrouve en un tandem parfois dissonant, parfois contigu avec l'artiste. Tous deux, selon les mots du critique d'art Achille Bonito Oliva dans le catalogue, seraient «en mesure de pénétrer dans l'imaginaire d'une société de masse envahie par la suprématie de la technique qui la vide».

En revenant vers la période contemporaine, cependant, peut-être par manque de recul, les échanges entre art et design et, en filigrane, les tensions de la société italienne deviennent plus malaisés à déceler. Par ailleurs, les arches qui guident la présentation signée Nathalie Crinière apparaissent un peu trop présentes. On comprend mal également cet accroc en forme d'annexe au riche catalogue pourtant si plein d'érudition. Diane Charbonneau, l'une des commissaires, y affirme que l'influence du design italien au Canada n'aurait été décisive qu'à partir des années 80. C'est notamment passer sous silence la visite à Montréal de Gio Ponti, fondateur de la revue *Domus* et fort présent dans l'exposition, au milieu des années 50. Galvanisant le petit milieu du design d'alors, Ponti enregistra ici une émission de télévision. Il rencontra artistes, jeunes designers, étudiants. Qu'importe!

Pour revenir à cette exposition de haut niveau, il est préférable de conclure avec ces paroles d'Ettore Sottsass écrites à la fin des années 70: «En Italie, il existe cette idée qu'à travers une certaine attitude vers le design, on peut développer dans le public la créativité, la possibilité de se désaliéner, de s'exprimer.» Le designer italien, selon Ettore Sottsass, n'est plus tant «cet homme qui dessine une forme»; il serait davantage, toujours selon Sottsass, un médecin d'un genre spécial qui prescrit la beauté en guise de remède à bien des vicissitudes de la vie quotidienne.

Collaborateur du Devoir

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Dimanche 11 juin
Art religieux
une église, une exposition

Dimanche 25 juin
Rétrospective Clarence Gagnon
au Musée du Québec

Samedi 8 juillet
Festival de Lanaudière
Concert inaugural : Liszt et Mozart

Opéra et musées
à Boston et Cambridge
Prix spécial jusqu'au 10 juin!

www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 6 mai au 18 juin 2006

BOSTON-MONTRÉAL
Un conte de deux centres d'estampe

Artistes réunis de
l'Atelier Circulaire, Graff et Zocalo
en lien avec l'exposition itinérante des Boston *Printmakers*.

Vernissage
le dimanche 7 mai à 14h

Info: (514) 630-1254

VERNISSAGE
7 mai - 1^{er} juin
DENISE GUAY

GALERIE LINDA VERGE
1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

Table Org, 2001, de Fabio Novembre

COLLECTION LILIANE ET DAVID M. STEWART / MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Jusqu'au 27 mai
PIERRE GENDRON
RÉTROSPECTIVE
1961/1995

thielsen gallery
London, Ontario
Mardi au vendredi 10h à 17h30
Samedi de 11h à 16h
www.thielsen-gallery.com

ÉCHANGES MÉTISSÉS

Oeuvres céramiques de
Sin-ying Ho
Première présence en galerie à Montréal

Centre de céramique Bonsecours
444, rue Saint-Gabriel, Montréal
métro : Champ-de-Mars ou Place-d'Armes
www.centreceramiquebonsecours.net

Jusqu'au 26 mai 2006. Renseignements : 866-6581
lundi au samedi de 10h à 17h.

Nous remercions le Fonds de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec, le Conseil des Arts de la Ville de Montréal et la SIODEC pour leur appui.

Norman Gilbert

Exposition du 9 mai au 27 mai 2006
Vernissage le 10 mai 2006 (17-19h)

GALERIE GORA
279 Sherbrooke Ouest espace 205, Montréal
tél: 514.879.9694 www.gallerygora.com
METRO place-des-arts

GILLES BOISVERT
« eauchaudeaufroide », acrylique, encre, collage, photo, estampe
Jusqu'au 27 mai 2006

GALERIE BERNARD
www.galeriebernard.ca
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaire : mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h et sur rendez-vous

Au-tour de la géométrie

Yves Bouliane Christian Kiopini Manfred Mohr
Gilles Gheerbrant Richard Lancôt Peter Schuyff
Dirk Verhaegen Projex Mtl

Du 19 Avril au 21 Mai Mercredi au dimanche de 12H00-17H30

www.projex-mtl.blogspot.com
1000 AMHERST, #103, MTL (OC) H2L 3K5 - T514.570.9130 - 514.845.7295

ESTAMPES INTERNATIONALES
Zao Wou-Ki
1956-1994
Du 3 mai au 3 juin 2006

GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent, (nord de Fairmount), local 100, Montréal (Québec) H2T 1S1
www.galeriesimonblais.com (514) 849-1165
Du mardi au vendredi, de 10 h à 18 h - samedi de 10 h à 17 h

Cinéma

eCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

LA PLANÈTE BLANCHE
/ THIERRY PIANTANIDA ET THIERRY RAGOBERT

13h00 - 15h00 - 17h10
19h00 - 21h00



SOURCE CHINA FILM GROUP

Esthétiquement, le dernier film de Chen Kaige possède d'évidents atouts.

Un air de déjà-vu

WU JI - LA LÉGENDE DES CAVALIERS DU VENT (THE PROMISE)

Réalisation: Chen Kaige. Scénario: Chen Kaige et Zhang Tan. Avec Hiroyuki Sanada, Jang Dong-Gun, Cecilia Cheung, Nicholas Tse, Liu Ye, Chen Hong. Image: Peter Pau. Musique: Klaus Badelt. Montage: Zhou Ying, Li Fang.

ODILE TREMBLAY

Chen Kaige est presque un monument du cinéma chinois. Le cinéaste d'*Adieu ma concubine*, palmé d'or à Cannes en 1993, et de *L'Empereur et l'Assassin* marie la somptuosité des costumes et des décors à une extrême méticulosité technique, sur des reconstitutions historiques complexes avec une foule de figurants.

Avec *Wu Ji - La légende des cavaliers du vent*, il surfe cette fois sur une mode contemporaine mariant les arts martiaux à une trame fantastique, un peu comme dans le *Hero* de Zhang Yimou et dans *Tigres et dragons* d'Ang Lee. Mais le genre est devenu convenu et ce *Wu Ji* n'apporte guère d'originalité à une formule désormais si familière.

Chen Kaige n'a pourtant rien négligé au chapitre de la somptuosité. Et les costumes, les chorégraphies martiales, les scènes de bataille ainsi que les décors sont au rendez-vous de l'ambitieuse production chinoise. Ne manque que la grâce de la nouveauté ou un esprit subtil pour élever le produit au-dessus des champs déjà labourés.

On pourrait croire que le cinéaste s'est basé sur une authentique légende chinoise, mais il a bel et bien imaginé lui-même cette histoire d'un temps reculé, mettant en scène une belle princesse liée par un pacte d'enfance qui la force à perdre les hommes qu'elle aimera, un général puissant et amoureux (Hiroyuki Sanada), un esclave à qui le secret de la naissance confère une vraie noblesse (Jang Dong-Gun) et un duc cruel (Nicolas Tse).

Esthétiquement, le film possède d'évidents atouts. Et la présence du magnifique acteur Jang Dong-Gun, dans la peau de l'esclave Kunlun né au royaume des glaces où l'on court plus vite que le vent, n'est pas le moindre. Son personnage est au centre du film, en évolution perpétuelle, passant de l'état prostré et animal à celui de héros invincible, qui aura rejeté son ancien destin pour entrer dans la lumière. Autre figure intéressante: celle du loup des neiges, qui a perdu son ancienne patrie et qui, sous une robe de plumes noires, se voit condamné à servir le méchant duc, tout en mijotant

sa vengeance. Effets spéciaux, envolées des personnages, combats dans les airs: tout cela dégage un air de déjà-vu.

Quant à la princesse Qingcheng (Cecilia Cheung), qui fait craquer tous les hommes, elle n'a que sa jolie en guise de charme et ne passe guère la rampe. Le grand acteur japonais Hiroyuki Sanada, dans la peau du général que des revers du destin condamnent au doute, possède une gamme infiniment plus complexe d'émotions.

Amours et combats sont au menu, mais aussi une incursion plus mystérieuse dans l'ancien pays des neiges. Le film se veut peut-être une version orientale du *Seigneur des anneaux*, mais il n'en possède pas la force et ne s'appuie guère sur les mêmes prouesses techniques. *Wu Ji* déploie ses charmes comme il peut mais déçoit en bout de piste. Une sorte de *remake* de toutes sortes de films qu'on énumère mentalement et qu'il n'a pas su transcender. Hélas!

Le Devoir

Péril en Arctique

LA PLANÈTE BLANCHE

Réalisation: Thierry Ragobert et Thierry Piantanida. Scénario: Thierry Piantanida, Stéphane Millièrre. Image: Thierry Machado, Martin Leclerc et cinq autres directeurs photo. Montage: Catherine Malibat, Nadine Verdier et Thierry Ragobert. Musique: Bruno Coulais. Canada-France, 2006, 86 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le sujet est d'une urgente actualité; pourtant, bien des politiciens font la sourde oreille. Les changements climatiques n'appartiennent plus au domaine de la science-fiction; ils sont d'une réalité implacable dont la gravité ira en s'accroissant.

La Planète blanche, de Thierry Ragobert et Thierry Piantanida, témoigne de ces bouleversements dans l'Arctique, une partie du monde que l'homme n'a jamais pu placer sous sa totale domination. Mais les activités industrielles, au sud, se font sentir sur ces vastes étendues de neige et de glace. Ces transformations, déjà perceptibles à l'œil nu, entraîneront la disparition d'espèces animales et créeront un déséquilibre qui, lui, n'a rien de fiscal...

Cette urgence est prégnante dans ce documentaire animalier qui profite de la popularité engendrée par des films comme *Microcosmos*, *Le Peuple migrateur* et *La Marche de l'empereur*. Dans tous ces cas, les images captées relèvent souvent de véritables prouesses, mais elles tapissent également de nombreuses émissions de télévision. La fascination du public tient surtout à cette capacité des cinéastes à raconter une histoire, et parfois même à user du bon vieux truc de Walt Disney, l'anthropomorphisme, pour *humaniser* les espèces animales, dont certaines sont en péril. Leur destin est souvent évoqué sur le mode de la fable, le tout ac-

compagné d'une musique dont la richesse des sonorités constitue un personnage en soi.

La Planète blanche adopte cette approche séduisante, observant, au fil des saisons, les mouvements des animaux qui se confondent avec cette terre immense d'une pureté aveuglante. En suivant le cours des saisons, certaines très longues, comme l'hiver, et d'autres, surtout l'été, bien plus courtes qu'en nos contrées, le film capte les rituels des ours polaires, les déplacements importants des bélugas ou encore les séances de *farniente* des morses.

Le message d'urgence écologique s'inscrit en filigrane, montrant ici et là des banquises trop minces ou encore des animaux désorientés par un paysage modifié à la vitesse de l'éclair. Le narrateur (Pierre Lebeau, dont la voix souffre d'une même surexposition que l'acteur) ne fait que souligner le danger, avec bien sûr quelques inflexions dramatiques, mais laisse le spectateur contempler la beauté (fragile) de ce territoire en apparence inanimé. Ce

qui permet aux réalisateurs d'enrober ces lieux de mystère et de rendre ce monde très attachant pour un jeune public, le propos s'affichant plus poétique que strictement scientifique.

Ce défilement de paysages magnifiques et cet enchaînement de scènes étonnantes, où la patience des cinéastes et des directeurs photo fut sûrement mise à rude épreuve (dont celle d'ours à la chasse au phoque), ne permettent pas toujours de masquer un sentiment de déjà-vu, et de déjà-entendu (l'envahissante musique de Bruno Coulais, le compositeur de *Microcosmos*, du *Peuple migrateur*, de *Genesis...*). Malgré la noble intention des artisans, dont celle du Québécois Jean Lemire comme coréalisateur, de Jorane et du groupe Taima pour d'autres ambiances musicales, le film s'engage, bien vite, dans le sillage de ses illustres prédécesseurs. Les jeunes spectateurs n'y verront sans doute que du feu. Et beaucoup de glace vive.

Collaborateur du Devoir

SMAM Les Voix humaines
STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

Le **Studio de musique ancienne de Montréal** et le consort de violes **Les Voix Humaines** vous convient à un Duo des Muses
le dimanche 7 mai à 19h30.

Œuvres pour voix, violes et orgue de compositeurs anglais des 16^e et 17^e siècles.

Église Saint Léon de Westmount
4311, boul. de Maisonneuve Ouest, Métro Atwater
Renseignements: (514) 861-2626
Billets à partir de 10\$. Billets disponibles à la porte

CONCERTS LMMC

115^e saison 2006-2007

SALLE POLLACK
555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

- 24 sept. EMERSON STRING QUARTET, cordes
- 15 oct. BORROMEO STRING QUARTET, artistes invités sextuor à cordes
- 29 oct. YOSSIF IVANOV, violon
- 19 nov. BELCEA QUARTET cordes
- 3 déc. ANGELA HEWITT, piano
- 11 fév. TRIO PENNETIER-PASQUIER-PIDOUX Bruno Pasquier quatuor piano et cordes
- 4 mars NATHALIE STUTZMANN contralto
- 25 mars AMERICAN STRING QUARTET, cordes
- 15 avril ANDRÉ LAPLANTE, piano
- 6 mai STEPHEN ISSERLIS violoncelle

Abonnement: 200 \$ Étudiants (26 ans): 75 \$
Billet: 35 \$ Billet: 15 \$
Non-remboursable - Taxes incluses

LADIES' MORNING MUSICAL CLUB
Tél.: (514) 932-6796
lmmc@qc.aibn.com

91,3 fm Montréal

• 100,3 fm Sherbrooke • 89,9 fm Trois-Rivières • 89,3 fm Victoriaville

11^e Radio-Dou de Radio Vile-Marie

Radio Vile-Marie
91,3 fm Montréal

5-6-7 mai

Soyez de la fête!

Claude Béland
Jean Béliveau
Marguerite Blais
Andrée Boucher
Edgar Bori
René Caron
Jean Campeau
Mgr Gilles Cazabon
Sœur Esther Champagne
Jean-Marc Chaput
Renée Claude
Paul-André Comeau
Angèle Coutu
Bernard Descôteaux
Jean-Guy Dubuc
Raoul Duguay
Martin Ferron
André Gagnon
Lise Garneau
Mgr André Gaumont
Francine Gimaldi
Louise Harel
Jacques Houde
Marivonne Kendergi
Père Benoît Lacroix

Un instant...
pour donner!

Bertrand Laferrière
Rita Lafontaine
Claude Lafortune
Jean-Marie Lapointe
Suzanne Lapointe
Mgr François Lapierre
Gérald Larose
Richard Latendresse
Robert Lebel
André Lejeune
André Lemelin
Marguerite Lescop
Clairette Oddera
Danielle Oddera
Catherine Major

Jacqueline Montpetit
Jean-Guy Parent
Gilbert Patenaude
Marie-Denise Pelletier
Robert Piché
Charles-Albert Poissant
Duo Sanacore
Thierry St-Cyr
Miklós Takács
David Taylor
L'honorable Lise Thibault
Cardinal Jean-Claude Turcotte
Gérald Tremblay
Raymond Viger
Karen Young
et bien d'autres.

Tél.: (514) 382-3913

Ext. sans frais: 1-877-668-6601

www.radiovm.com

Musique de Chambre
Alegra Chamber Music
25^e saison
piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
violin
Yukari Cousineau
alto
Catherine Arsenaull
violoncelle
Alexandre Castonguay
Oeuvres de Brahms & Beethoven
jeudi 11 mai, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.alegrachambermusic.com

Hydro Québec présente Les Séries **Pro Musica** Hommage à Mozart 2005-2006

Série Topaze
Dimanche, 7 mai 06, 11h00
Daniel Moran, piano

Sonate en si mineur, Hob. XVI: 32, de Haydn
Cinq Bagatelles, de Carl Vine
Polonaise-Fantaisie, op. 61, de Chopin
Tableaux d'une exposition, de Moussorgski

Billets: 22\$, 10\$, (étudiants) (taxes et frais en sus)
en vente à la Place des Arts: 842-2112
Renseignements: Pro Musica, 845-0532
www.promusica.qc.ca

Québec Service MUSEIQUE 1007-1008
La Scena Musicale
Cinquième Salle Place des Arts 514 842-2112 1 866 842-2112

